

CONTACT CULTUREL:

LE CAS DES ESQUIMAUX DES ILES BELCHER (1)

par

Claude Desgoffe

Introduction

A la fin de juillet 1954, un groupe de techniciens travaillant pour le compte d'une compagnie minière, vint s'installer dans l'archipel des Belcher (Baie d'Hudson) et entreprit durant deux mois des forages dans les couches de minerai de fer s'étendant sur l'une des îles. Douze Esquimaux furent engagés dans ces travaux.

Cette initiative provoqua l'intervention des services gouvernementaux qui, soucieux des intérêts de la population locale envoyèrent un policier (RCMP) surveiller les rapports entre indigènes et Blancs. Désireuse également d'assurer de nouvelles ressources économiques aux indigènes qui, ces dernières années, avaient été très affectés par les famines et par une épidémie (2), l'administration chargea un fonctionnaire (3) d'organiser dans cette région l'artisanat des sculptures de stéatite.

La compagnie de traite, de son côté, consciente des nouvelles possibilités commerciales qui s'ouvraient dans l'archipel, réorganisa son comptoir (4) sous la direction d'un jeune employé blanc qui, plus tard au cours de la saison fut relayé par un autre employé, métis, venu de Richmond Gulf.

De ce fait, les Esquimaux des îles Belcher qui, jusqu'en 1954, vivaient dans un isolement plus ou moins grand furent impliqués dans une situation de contact culturel intense, et se trouvèrent placés au centre d'un faisceau de circonstances créées par l'action directe ou indirecte, des trois agents d'acculturation: a) la compagnie minière, b) l'administration, c) la compagnie commerciale.

C'est cette situation que nous voudrions analyser ici après avoir indiqué quel fut le sens de l'évolution de cette communauté au cours des années de contact avec les Blancs, antérieures à 1954. Il est

certes encore trop tôt et notre séjour fut trop bref pour que nous puissions évaluer toutes les incidences de la situation en termes de totalité culturelle; et bien que nous ne soyons pas sans ignorer toute la dynamique culturelle mise en jeu par l'acculturation, seuls certains changements d'ordre socio-économiques seront ici esquissés.

Toute culture évolue et lorsque nous parlons de l'isolement du groupe esquimau des îles Belcher, cela ne sous-entend nullement que jusqu'en 1954, ces indigènes aient conservé dans un moule rigide un contexte culturel hérité fidèlement de génération en génération; l'isolement géographique avait retardé les transformations; mais bien que moins nombreux que dans d'autres régions de l'arctique et de moins longue durée, des contacts avaient eu lieu, des influences s'étaient faites sentir qui déjà avaient imprimé à la culture locale une nouvelle orientation. Aussi ne doit-on pas voir dans les événements de l'été '54 des éléments révolutionnaires mais plutôt des facteurs qui accélèrent l'évolution d'une situation dont les germes préexistaient déjà.

La situation avant l'établissement du poste

La population des îles qui compte actuellement 161 âmes (5), s'est lentement formée depuis deux ou trois siècles par l'apport de familles venues du continent. Il y eut jusqu'au début de ce siècle un va-et-vient relativement fréquent de familles se rendant dans les îles pour y vivre et profiter des riches terrains de chasse de mammifères marins, ou s'en retournant sur le continent, attirées de nouveau par la chasse au caribou et par de plus grandes possibilités de trappe. Vers le début du siècle, le caribou et le gibier marin devenant moins abondant sur le continent, la population des îles se stabilisa et les mouvements de familles se firent davantage dans le sens continent-îles Belcher que l'inverse. L'origine continentale récente des insulaires semble être corroborée, par ailleurs, par une tradition selon laquelle l'île aurait été occupée pour la première fois par un groupe d'Esquimaux de l'Ungava, hivernant du côté de Great Whale River et qui pour fuir une attaque des Indiens se seraient réfugiés dans les îles. Cet épisode se serait passé à une époque où les traiteurs Blancs étaient déjà à pied d'oeuvre sur la côte est (6). Il est ainsi permis de considérer la culture des insulaires comme étroitement apparentée à celle des Esquimaux de la côte est et d'une manière

plus générale à la culture esquimaude du Labrador. Les traits culturels particuliers aux insulaires sont dûs aux conditions géographiques locales et peut-être aussi à l'héritage légué par la première population ayant occupé les îles (Esquimaux de la culture du Thulé) (7).

Il serait vain de vouloir rechercher le "point zéro" symbolisant la culture dans son état "pur" et auquel nous pourrions nous reporter pour apprécier dans son ensemble le processus d'acculturation. Cette reconstruction fondée sur des informations orales incomplètes en l'absence d'observations directes, ne pourrait rendre compte de la réalité culturelle globale de cette époque. Qu'il nous suffise d'indiquer - d'après notre propre enquête - l'orientation générale de la culture des Esquimaux des Belcher au début du 20ième siècle, à une époque où les indigènes avaient été encore peu affectés par les contacts avec les Blancs, lesquels étaient intermittents et de courte durée. Il y avait alors dans les Belcher deux groupes (8) de familles, l'un dans le nord, l'autre dans le sud; les familles de chacun de ces groupes étaient unies par des liens de parenté, résultat de fréquents intermariages et se déplaçaient dans les îles à l'intérieur d'une périphérie fixe établie par la coutume; un anthropologue (9) pense qu'il s'agissait peut-être là de groupements de parenté qui faisaient fonction de clan, et qu'il existaient peut-être, parmi ces indigènes des droits de chasse familiaux; en fait, les Belcher, à cause de leur vaste superficie et de leurs terrains de chasse relativement riches permettaient aisément la coexistence de deux groupes à chacune des extrémités de l'archipel. La zone de déplacement pouvait être plus circonscrite en raison même de l'abondance du gibier, et ces limites apparentes n'impliquaient, en fait, aucun monopole sur les terrains de parcours; rien n'aurait empêché, par exemple, des familles du camp sud de passer dans le camp nord et vice versa et cela se produisait parfois. L'enquête de cet été n'a, en fait révélé, aucun indice de droits coutumiers de chasse. D'ailleurs, quand de nouvelles familles venaient s'installer sur les îles, elles se joignaient à l'un ou l'autre camp sans éveiller l'hostilité des insulaires et chassaient où bon leur semblait. Lorsqu'une famine frappait l'un des camps, il y avait migration massive dans les territoires des voisins. Cette souplesse dans l'exploitation des ressources avait comme arrière-plan une organisation sociale tout aussi lâche marquée a) par l'absence d'autorité formellement reconnue. La notion de chef au sens où nous l'entendons dans

notre société s'accordait peu avec le comportement individualiste des familles. L'influence d'un père de famille ne dépassait guère son entourage immédiat; cependant dans le cas d'un bon chasseur cette influence pouvait s'étendre à un groupe de deux ou trois familles. Parfois une "forte personnalité" était amenée à prendre une décision intéressant l'ensemble de la communauté, mais l'individu n'était pas tenu par l'obligation de s'y conformer; s'il lui arrivait cependant d'accepter à contre-cœur la décision c'était, semble-t-il, pour s'accorder avec l'opinion publique. Ce jeu subtil qui amenait les volontés adverses à s'harmoniser et qui réduisait au minimum les points de friction entre individus, à l'intérieur de la communauté, pourrait, à notre sens, s'expliquer par une tendance très forte à la sociabilité (10).

- b) par l'absence d'associations fondées sur des formes spéciales de parenté.

La famille nucléaire était en fait l'unité économique de base, se suffisant à elle-même; cela ne signifie d'ailleurs pas que chacun vivait pour soi; au contraire, la coopération la plus grande régnait au niveau de la consommation, ce qui en un sens permettait de pallier aux aléas de la chasse (11). Ce principe du partage était sans doute la norme culturelle la plus stricte. Ces familles s'agrégeaient, ou se détachaient les unes des autres selon les impératifs des processus d'adaptation (dispersion pour une plus grande prise sur le gibier) ou d'ajustement au milieu humain (concentration par besoin d'une vie sociale plus intense) (12). C'est ce jeu qu'exprimait le rythme des migrations saisonnières. Il semble bien que dans le cas des Belcher ces deux tendances s'opposent, contrairement à ce qui se passe dans d'autres communautés esquimaudes où la phase d'intensité sociale n'est pas forcément en discordance avec les nécessités géo-économiques. Peu de régions, en effet, se prêteraient moins à la concentration que les îles Belcher;

- a) d'abord les techniques de chasse étaient (et sont restées) purement individualistes: chasse au trou de respiration, chasse en kayak, chasse aux oiseaux, pêche à l'hameçon; il n'y avait pas ici de grandes chasses à la baleine qui, comme en Alaska, auraient pu amener le développement de la coopération au niveau de la production (13);
- b) ensuite les conditions de la glace (14), (en hiver possibilités de chasse au trou de respiration, mais

- c) aussi en eau libre, ou au bord de la glace);
enfin il y a la nature géographique des îles (nombreux petits fjords, îlots, petites criques, petits lacs).

Tout incite, ici, à la dispersion et toute concentration semble contraire aux intérêts économiques des indigènes. Il semble donc que l'équilibre culturel ait largement dépendu de la combinaison harmonieuse de ces tendances contraires qui d'ailleurs ne s'excluaient pas entièrement l'une l'autre: en hiver, par exemple, où la dispersion était maximum, le groupe ne se fractionnait jamais en cellules d'une seule famille, mais par deux ou trois unités. En été, où les impératifs économiques se relâchaient et où les facteurs sociaux atteignaient leur maximum d'intensité, la concentration ne dépassait guère le chiffre de quatorze familles et durait rarement plus de six semaines, car la fonction d'adaptation, bien que faible, était toujours présente et ramenait vite l'indigène à une vie dispersée. Il va de soi que dans une communauté où les phases d'intensité croissante ou décroissante des déplacements saisonniers correspondent à des tendances aussi tranchées, l'équilibre établi reste précaire et qu'un rien risque de perturber l'ensemble.

L'économie naturelle des insulaires n'était pas encore, au début du siècle réellement affectée par la présence des postes de traite sur le continent. Le premier comptoir avait été créé à Richmond Gulf en 1749, puis ce furent les postes de Little Whale River et de Great Whale River (1756). Chaque année, profitant du pont de glace reliant les îles au continent, des indigènes se rendaient pour quelques semaines au comptoir afin d'y échanger les produits de la trappe, mais surtout le surplus de leur production de subsistance, sous forme de peaux de phoque, de bottes en peau et de graisse. Les Belcher étaient, en effet, un pauvre territoire de trappe et la présence du comptoir à Little Whale River donnait une plus grande impulsion à des activités naturelles (chasse au phoque) qu'elle ne perturbait le genre de vie habituel comme il aurait pu arriver avec le développement systématique de la trappe. Les biens de production des Blancs: armes de chasse, outils, étaient vite intégrés dans le contexte culturel car ils n'apportaient aucun changement capital mais donnaient seulement plus d'efficacité à des activités préexistantes. D'ailleurs, leur nombre réduit et, dans le cas des fusils, l'absence fréquente de munitions limitaient beaucoup la signification de ces acquisitions. Enfin, le caractère

intermittent de ces échanges - le pont de glace peut ne pas se former et les indigènes se trouvent alors isolés deux années de suite dans les îles - empêchait vraiment que de nouveaux goûts et de nouvelles habitudes s'implantent. L'attrait des riches terrains de chasse des Belcher l'emportait sur celui que pouvait présenter le poste; s'il en avait été autrement, la population entière aurait probablement abandonné les îles pour se rapprocher du poste, comme cela faillit se passer en 1943 lorsque la compagnie décida de fermer provisoirement le comptoir de l'archipel (15). Ainsi nous pouvons considérer que jusqu'en 1928, date de l'installation du premier comptoir dans les îles, les indigènes furent peu affectés par la pénétration blanche sur la côte est de la Baie. Pour nous résumer, l'orientation générale de la culture de cette époque se ramène aux traits suivants:

- a) individualisme au niveau de la production et dans l'organisation sociale;
- b) absence de chef;
- c) co-opération au niveau de la consommation (partage de biens);
- d) mobilité (celle-ci étant la résultante du jeu entre les facteurs sociaux et les nécessités économiques sans qu'il n'y ait jamais hypertrophie de la concentration au détriment de la dispersion). Nous allons voir comment l'acculturation va oeuvrer sur cette structure culturelle.

La situation depuis 1928

En 1928, la Compagnie Commerciale installe dans l'archipel, un comptoir provisoire (outpost) qui, en 1933, est remplacé par un poste permanent. Il nous est difficile, en l'absence d'informations sûres d'évaluer quel fut l'effet immédiat de la création du poste, entre 1928 et 1933; mais nous pensons qu'il y eut relativement peu de changements, en dehors d'un usage accru de marchandises blanches. En 1928, le poste fut en effet établi au sud-ouest de l'île Flaherty (16), c'est-à-dire au centre même des terrains de parcours du camp sud et dans un emplacement facilement accessible aux gens du camp nord; les déplacements habituels des indigènes en furent peu affectés; d'autant plus que les occupations restaient essentiellement les mêmes: poursuite du gibier marin et à plume, tandis que la trappe était toujours d'un aussi maigre apport. Il semble que la compagnie se soit méprise sur le sens de cette faible production qui, pour elle, aurait été due non à la pauvreté effective des bandes de renards mais plutôt à l'incapacité du

traiteur indigène à organiser sérieusement la trappe. Cela conduisit en 1933 la compagnie à envoyer dans l'île un de ses employés blancs pour prendre en charge un nouveau poste, permanent cette fois. Mais, pour des raisons de convenances géographiques, semble-t-il, on changea d'emplacement et l'on installa les bâtiments sur l'île de Tukarak, à l'est de l'archipel (17). Or, si les Belcher, considérées dans leur ensemble sont un territoire de chasse relativement bon, Tukarak et la région adjacente sont la partie la plus déshéritée de l'archipel (18) et étaient, de ce fait, peu visités par les indigènes jusqu'à l'installation du comptoir. Celui-ci va susciter une nouvelle orientation dans les déplacements, et peu à peu, des familles vont se séparer des camps sud et nord pour former, à proximité du poste un troisième camp que nous appellerons le camp central. Pour l'indigène tout un corpus d'associations affectives s'agglomère autour de l'idée du poste et en constitue l'attrait:

- a) le poste est la source des marchandises blanches auxquelles l'indigène attache de plus en plus de valeur (thé et tabac avant tout);
- b) c'est l'endroit où le besoin de contact humain (qui nous semble être une déterminante très forte du comportement de ces Esquimaux) se satisfait au maximum, car là se retrouvent les familles des divers camps venues faire leur provision;
- c) enfin, c'est une zone de sécurité en cas de famine (le traiteur vient en aide; et même lorsqu'il est absent, c'est là que parviennent de l'extérieur, les premiers secours).

Camp central

Toutefois, les indigènes qui cèdent à cet attrait pour s'installer dans l'est vont se trouver dans une situation plus défavorable que leurs congénères des autres camps car leurs terrains de chasse sont maintenant très pauvres. Cette situation, ainsi que le fait d'accorder une plus grande valeur aux marchandises blanches (fréquentes visites au magasin, nombreux contacts avec les Blancs de passage) les amènent à se consacrer davantage à la trappe que les autres indigènes; mais cette activité parallèle, ne représente pas, à perte de temps égale, un apport plus grand que la chasse au phoque, le renard n'étant pas plus abondant que le phoque.

Afin de pallier à cette situation, c'est-à-dire, afin de s'assurer une production de subsistance normale, mais également un surplus capable d'être échangé contre les nouvelles marchandises dont il ne peut plus se passer, l'indigène devrait multiplier ses parcours et étendre considérablement ses terrains de chasse et de trappe; or il n'a ni les moyens adéquats pour effectuer de tels déplacements et pour accroître d'une façon sensible son efficacité (ses techniques et ses outils parfaitement adaptés à la nature arctique, sont désuets quand on les considère sous l'angle de la nouvelle économie) ni l'énergie nécessaire pour fournir cet effort supplémentaire (régime alimentaire mal équilibré; déficience psycho-physique manifeste en l'absence de thé et de tabac) (19); et il se produit finalement l'effet contraire: une véritable sclérose des déplacements et une perte de contact grandissante avec le milieu physique, d'où découlent une moins grande confiance dans les ressources animales de l'archipel (20) et une anxiété croissante de l'indigène qui se sent maintenant à la merci de toutes les famines. Apparemment le rythme des migrations reste le même: dispersion maxima en hiver, tendance au regroupement au printemps, concentration en été, puis relâchement en automne. Mais les déplacements sont maintenant courts, moins fréquents, et peu variés le poste étant devenu le lieu géométrique par lequel passe une grande partie des parcours.

Le mécanisme de résorption des déplacements qui a pour point de départ l'apparition de nouvelles valeurs économiques que l'indigène est incapable de satisfaire - aboutit donc à la perte de contact avec le milieu naturel, laquelle réagit à son tour (ici d'autres facteurs peuvent se greffer, comme nous le verrons plus bas), et crée une hyper-concentration. Autrement dit, on a tout un ensemble de facteurs qui réagissent les uns sur les autres et sont tour à tour cause et effet; le mécanisme mis en marche se met finalement à opérer, indépendamment de la présence même du poste. C'est ainsi que:

- a) bien que le poste ait été converti en 1943 en "outpost" et qu'à partir de cette date il se soit trouvé vide de provision, du mois d'avril au mois d'août, cela n'a nullement réduit la concentration estivale; les indigènes savent parfaitement que le bateau n'arrivera pas avant le mois d'août; ils se rencontrent néanmoins dès juin;
- b) cette concentration n'a pas toujours lieu (pour le camp central) au poste. Elle se fait souvent par groupes de quatre ou cinq familles, à une distance

- de quatre à huit milles du comptoir.
- c) enfin il y a également concentration de longue durée dans les camps sud et nord qui, tous deux, sont relativement éloignés du poste.

Camp sud

Contrairement au camp central, les camps sud et nord ont l'avantage, en hiver, de se déplacer dans des terrains où le gibier est relativement abondant ce qui permet des parcours moins étendus et rend de ce fait les techniques et les armes de chasse traditionnelles moins désuètes. Mais au printemps, les indigènes, tout au moins ceux du sud, commencent à opérer leurs mouvements vers l'est (direction du poste) c'est-à-dire vers les régions peu giboyeuses; ce mouvement s'opère dès mars ou avril, avant la débacle, quand il est encore possible de se déplacer facilement en traîneau et d'amener avec soi tout son attirail, y compris les chiens; si elles laissent passer ce moment les familles risquent d'être bloquées dans l'ouest par la débacle et ne peuvent parvenir que tard dans la saison aux quartiers d'été. Dans ce cas, d'une part le transport en kayak réduit de beaucoup le volume des objets que l'on peut emporter, d'autre part, la période de contact avec les Blancs et avec les autres indigènes dans les parages du poste se trouve considérablement réduite. Aussi l'indigène fait-il son possible pour quitter tôt dans la saison les régions de l'ouest. Au lieu des mouvements souples d'autrefois, il se forme une canalisation des déplacements et chaque année les familles repassent par les mêmes étapes qui aboutissent aux îles du sud-est: Snape island et French island. C'est là que le camp sud se rassemble à la fin du printemps et au cours de l'été; la concentration peut durer quatre mois; or, ici aussi les faibles ressources de la région nécessiteraient, au contraire, une grande dispersion en été, ce qui alors signifierait pour ces Esquimaux une dispersion permanente, été comme hiver; mais l'indigène répugne à cette situation bien qu'il n'ignore pas qu'ailleurs se trouvent de bons terrains. Les tendances sociales, la perte de contact avec le milieu naturel, l'anxiété de la famine, autant de facteurs qu'il est impossible d'isoler, qui réagissent les uns sur les autres, se déterminent mutuellement et aboutissent, dans le cas de French island ou de Snape island à une concentration "anormale" de plusieurs mois.

Camp nord

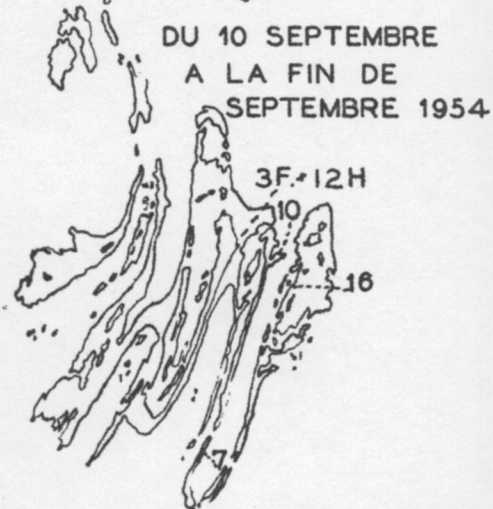
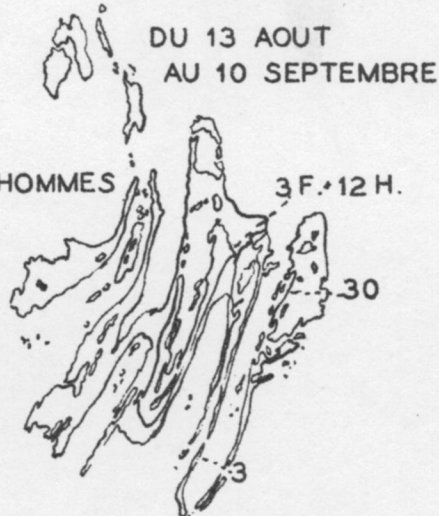
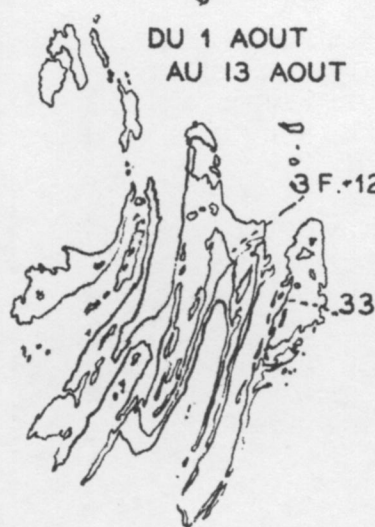
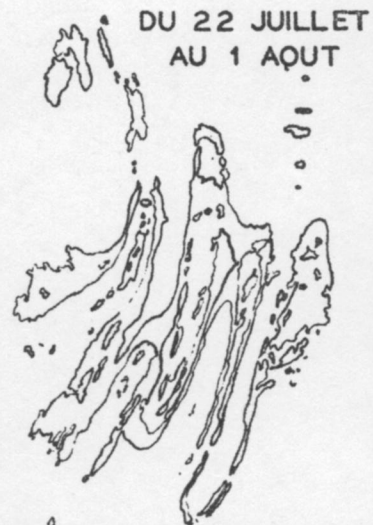
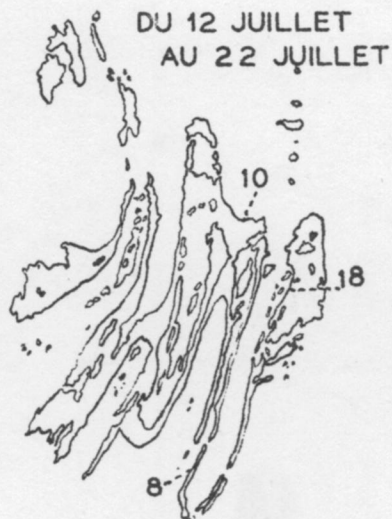
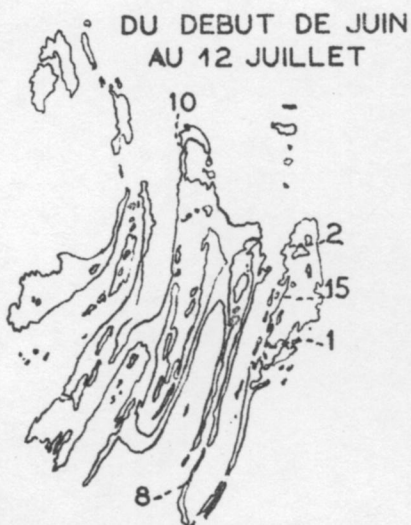
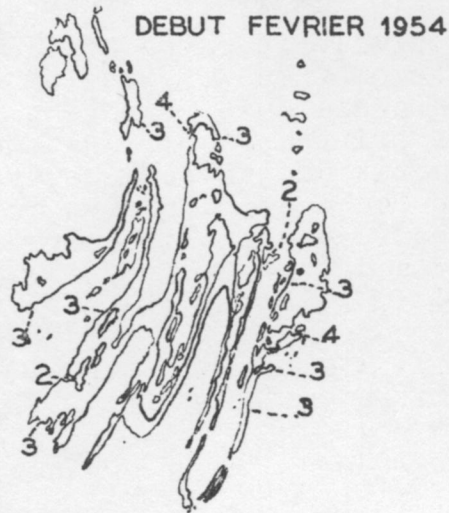
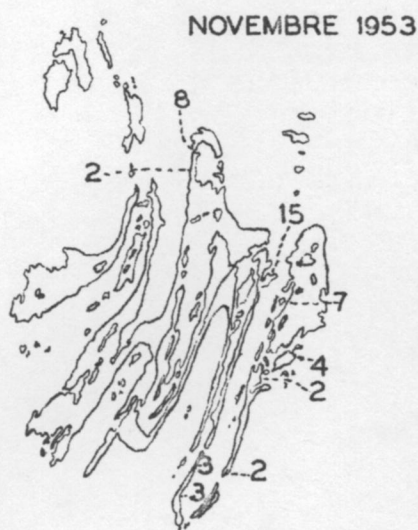
Des trois camps, c'est celui du nord qui est encore le plus privilégié parce qu'il se meut dans des terrains relativement bons et que les conditions de la glace et la géographie du terrain, ne l'oblige pas à commencer dès le printemps sa migration vers l'est. Ce n'est qu'à partir de juillet que, petit à petit, le camp nord se rapproche de la région de Tukarak. Il est intéressant de noter que la concentration des familles a lieu dès le mois de mai, aux alentours de Eskimo Harbour (au nord de l'île Flaherty) et que là aussi - pour les raisons notées plus haut - elle est manifestement sans relation avec le poste lui-même qui se trouve à 40 milles de là et qui alors est vide de marchandises.

L'année 1953 - 1954

Quand nous arrivons dans l'archipel, en juin 1954, il semble bien que ce soit dans la morphologie des migrations saisonnières que s'observe, de la façon la plus apparente, l'influence du contact avec les Blancs. Les déplacements se font beaucoup plus par rapport à la position du poste que par rapport aux possibilités de chasse (21) et l'on note conjointement, une tendance de plus en plus forte à la concentration et à la sédentarisation.

La culture technique, de son côté, révèle une grande dépendance vis-à-vis de l'économie blanche: le fusil domine, le harpon à tête de fer a remplacé l'ancien harpon en ivoire de morse; les pièges, les hameçons et les couteaux de femme provenant du magasin sont également employés; les vêtements d'été, à l'exception des bottes, sont d'origine blanche; la tente est maintenant en toile et le feu est entretenu en été dans un chaudron; les revenus qui permettent aux indigènes d'acquérir ces marchandises ont pour source (par ordre d'importance): les allocations familiales et de secours aux incapables, la vente des bottes, des fourrures de renards et des peaux de phoque. La culture traditionnelle, d'autre part, se conserve dans les habits d'hiver en peau de phoque et en plumage d'eider, dans le kayak, la maison de neige, la lampe à huile de phoque employée en hiver pour le chauffage et l'éclairage et dans les techniques de chasse et de pêche qui, malgré l'introduction de nouveaux instruments, le fusil, par exemple, sont restées les mêmes, c'est-à-dire tout aussi empreintes d'individualisme. Cet individualisme pénètre toujours,

DEPLACEMENTS DES ESQUIMAUX DES ILES BELCHER AU COURS DE L'ANNEE 1953-1954. NOUS DETAILLONS D'AVANTAGE LA PERIODE ESTIVALE QUI EST CELLE DU CONTACT AVEC LES BLANCS ET QUE NOUS AVONS OBSERVE DIRECTEMENT.



à un degré très grand, l'organisation sociale; mais l'on note parallèlement à la concentration, aux famines, aux épidémies, un esprit de communauté très fort qui s'exprime, entre autres choses, par l'entraide la plus totale et que l'on pourrait considérer comme étant l'auto-réaction des indigènes au déséquilibre économique. Tout se passe comme si l'inadaptation au milieu naturel entraîne dans le cas des Belcher un ajustement toujours plus grand des hommes entre eux, sans lequel ce serait l'existence même de la communauté qui serait en péril (22). La concentration et les contacts plus fréquents avec les Blancs déterminent d'autre part, l'apparition d'individualités qui jouent le rôle d'intermédiaires entre leurs congénères et les Blancs et qui se trouvent revêtus par ceux-ci de prérogatives qu'aucune personne n'avait originellement dans la communauté esquimaude. Néanmoins il est encore difficile de parler d'une direction organisée, consciente, car les indigènes gardent un comportement toujours très libre. Ces soi-disant "chefs" sont naturellement du camp central qui est le groupe le plus acculturé de l'île et qui lui-même fait fonction d'intermédiaire avec les autres camps.

A partir de la fin de juillet 1954, les Blancs arrivent nombreux dans l'archipel; il s'en suit une intense activité qui, sur le plan monétaire, se traduit pour les indigènes par des avantages immédiats; ceux-ci sont d'autant plus importants qu'ils s'ajoutent aux fruits d'une saison de trappe exceptionnelle. Le revenu global des insulaires pour l'année 1953-54 se détaille comme suit:

- 1) produit de la trappe: \$9386. - somme considérable, comparée aux chiffres des années précédentes: \$1593. (1952-53); \$881. (1951-52); \$563. (1950-51);
 - 2) salaires reçus de la compagnie minière (12 Esquimaux embauchés à \$5. par jour / nourriture / tabac): \$2800. (somme approximative);
 - 3) allocations familiales et de secours aux incapables: \$1600. (somme approximative);
 - 4) produit de l'artisanat: \$1000. (cette somme a été versée en deux tranches de \$500.);
 - 5) salaires reçus des autres Blancs (policier, anthropologue, docteur): \$200. (somme approximative);
 - 6) produit de la vente des bottes et des peaux de phoque: \$1000. (somme approximative);
 - 7) indemnité payée par le docteur aux gens des camps sud et nord pour leur déplacement lors de la visite médicale: \$162.10 (versée sous forme de ration).
- Il ressort que le revenu annuel d'une famille aux îles

Belcher a été d'environ \$500. pour l'année 1953-54 (septembre à septembre) alors que les années précédentes il variait entre \$103.20 et \$152.90. Il est encore difficile de savoir où cet argent s'est écoulé car tout n'était pas dépensé quand nous avons quitté les îles; mais à l'examen des reçus qui étaient entre les mains des indigènes nous avons noté que sur des sommes de \$60. entre \$38. et \$40. étaient consacrés aux achats de nourriture; le reste allait aux munitions et aux tissus; la même proportion avec de légères variantes se retrouvait pour des achats de \$30., \$40. Il semble qu'à la suite de la disette du printemps, la première démarche des indigènes ait été de s'assurer, dès le réapprovisionnement du poste, d'une quantité maximum de biens de consommation et de se libérer ainsi de l'anxiété de la famine. La présence des Blancs s'est donc traduite par l'amélioration immédiate - pour une courte durée - du standard de vie; mais cela n'implique aucune amélioration de la situation économique générale, le gonflement trop brusque du revenu ne s'étant pas capitalisé en biens de production (en dehors des munitions, il a été acheté, seulement, un filet) et la tendance déjà très forte chez les indigènes à se concentrer et à se fixer - tendance qui est néfaste à leur genre de vie fondé sur la chasse a été favorisée inconsciemment par les Blancs.

Examinons de plus près l'évolution qui prend place parallèlement à la nouvelle situation monétaire et souvent en relation avec elle

- 1) dans les déplacements et la concentration des groupes: le camp nord se rapproche du poste et en même temps des installations de la mine situées à environ 16 milles de l'île de Tukarak; une partie du camp sud va se joindre aux autres familles du camp central établies pour la plupart au poste; deux des familles du centre se trouvent à proximité des installations minières ainsi que 12 hommes du même camp qui sont engagés par les techniciens; le poste et la mine constituent les deux pôles d'attraction, mais indépendamment de ce fait, tout un concours de circonstances favorisent l'immobilité de la communauté pendant plusieurs semaines:
 - a) à un moment où certains Esquimaux, (ceux du sud) étaient prêts à reprendre une certaine activité nomade, le policier donne l'ordre d'un rassemblement général au poste en vue de la visite du médecin (les années précédentes le docteur se rendait dans les différents camps).

- b) immédiatement après le passage du docteur, arrive le représentant de l'Artisanat canadien et au lieu d'une dispersion générale tant souhaitable, les indigènes demeurent autour du poste et occupent leurs journées, à sculpter, abandonnant toute activité de chasse et de pêche.
- c) enfin vers la même époque le nouveau traiteur venu de Richmond Gulf introduit un ballon de foot-ball et c'est chaque soir autour du comptoir l'occasion de matchs auxquels participent toute la communauté. Le poste devient alors vraiment l'endroit où le besoin de contact humain se satisfait au maximum. Les indigènes viennent au magasin même quand ils n'ont rien à acheter, simplement parce que les autres y sont - ou bien passent leur journée en groupe, dans les tentes ou en plein air, à sculpter ou à ne rien faire. Autant de faits qui font se détacher de plus en plus l'indigène du milieu naturel, et encouragent sa tendance à la grégation et à l'immobilité.
- 2) dans la diète: pendant ces deux mois de contact avec les Blancs aucun mammifère marin n'a été capturé; les seuls produits naturels consommés ont été des poissons et des oiseaux en petit nombre; à part cela la nourriture est essentiellement à base de farine, de flocons d'avoine et de sucre (23); c'est ainsi que l'argent gagné avec la vente des sculptures se trouve surtout converti en nourriture blanche, en thé et tabac.
- 3) dans la configuration sociale: avec le passage des Blancs le degré d'acculturation du camp central s'est accentué par rapport aux autres groupes; tous les travailleurs esquimaux ont été recrutés dans ce camp et ils se sont trouvés impliqués dans une situation qui leur a procuré maints avantages matériels: bons salaires; connaissances techniques nouvelles; acquisition de biens de toute sorte; quand les Blancs quittent l'île les anciens travailleurs sont en possession d'une très grande quantité d'objets: montres, ciseaux, jeux de cartes; fourneaux, fusils, etc. Deux individus surtout apparaissent très favorisés: ce sont l'ancien traiteur et un autre Esquimau, tous deux, "personnalités fortes" qui déjà avant l'été '54 se chargeaient de prendre certaines décisions pour la communauté et étaient revêtus d'un certain prestige sans pour cela occuper de statut formel; mais cette fonction très fluide de "chef" prend une forme plus définie lorsque le policier, dans ses rapports avec la communauté,

considère l'un et l'autre vraiment comme les représentants de celle-ci. Le mot stratification est sans doute beaucoup trop fort, mais on commence à noter, semble-t-il, un embryon de différenciation sociale.

- 4) dans le principe du partage: la multiplication des objets de toute sorte, maintenant aux mains des indigènes du camp central, commence à éveiller chez ceux-ci un certain sens de la propriété; par ailleurs, le nouveau traiteur métis ne montre guère de sympathie à l'égard des insulaires qu'il considère comme étant des gens paresseux, encore "plus mauvais que les Indiens." Ce traiteur, S.C., a une fille qui est mariée à un des indigènes de Pt-Harrison installés aux Belcher; par ce biais il se crée peu à peu entre S.C. et les gens de Pt-Harrison un échange accru de biens et de services qui est indépendant du circuit d'échange prévalant parmi les insulaires. Tous ces faits pourraient bien constituer des germes de destruction pour le principe du partage qui demeure, chez ces Esquimaux, un trait culturel très fort.

Conclusion

Ces changements, survenus au cours de l'été '54, ne sont peut-être, après tout, qu'apparents; mais peut-être aussi sont-ils vraiment les indices de "l'éclatement" social de cette communauté qui était restée jusque là très homogène et, qui, peu à peu, va se structurer (apparition d'une hiérarchie sociale et d'une certaine division du travail) et devenir moins coopérative dans la consommation. Quoi qu'il en soit, une telle évolution correspondrait bien au processus qui se développe chaque fois qu'une société simple, non différenciée se trouve en contact avec l'appareil complexe de la société occidentale. Cette évolution n'est pas d'ailleurs forcément synonyme de désintégration; tout dépend des modalités du contact et de la façon dont les caractéristiques économiques, sociales et culturelles - originelles - sont mises à profit (au lieu d'être ignoré) par les agents d'acculturation. Dans le cas des Esquimaux - qui sont un peuple nomade vivant en relation symbiotique avec le gibier et dont la faible marge de subsistance est strictement déterminée et limitée par un milieu naturel autorisant un minimum de variantes culturelles - toute influence extérieure qui ne tient pas scrupuleusement compte des données naturelles et humaines, risque de rompre l'équilibre géo-humain, très précaire, et entraîner de ce fait le déséquilibre de toute la culture.

La première innovation d'importance dans l'arctique canadien fut l'introduction de la trappe du renard et conjointement des postes de traite. La discussion s'est engagée à ce propos: certains prétendant que l'indigène s'était trouvé frustré et avait perdu toute indépendance, d'autres répondant qu'au contraire la trappe était une activité parallèle qui ne contredisait nullement le genre de vie nomade et permettait à l'Esquimau de surmonter les difficultés économiques. La discussion a peut-être été menée en termes trop absolus; le problème semblerait se nuancer davantage selon qu'il s'agit des Esquimaux des îles Belcher, ou de ceux de Ft Chimo, ou de ceux de Frobisher Bay, etc. La trappe a sûrement été, dans certaines régions, un succès, soit que la création du poste coïncida avec l'épuisement du gibier marin, soit qu'en raison de données locales (répartition des ressources naturelles, emplacement du poste, attitude du traiteur, etc.) et d'aptitudes psychologiques inhérentes à leur personnalité, les indigènes aient été à même de faire l'intégration des nouveaux facteurs introduits par l'économie monétaire. Ailleurs, la création du poste fut moins heureuse, par exemple, aux îles Belcher où la situation se présente sous un jour différent: ici le gibier marin - bien que sa répartition fut très inégale à l'intérieur du vaste archipel - n'avait jamais fait défaut, et d'autre part, les renards n'y étaient pas abondants. Aussi, la création du poste dans la partie la plus pauvre des îles bouleversa-t-elle la configuration des migrations saisonnières et eut pour résultat l'inadaptation grandissante de la population au milieu naturel ainsi qu'un phénomène d'hyper-concentration. Ce déséquilibre géo-humain ne pouvait pas être compensé par l'acquisition de moyens de production (bateau à moteur et filet) et de techniques de chasse, modernes, répondant aux besoins de la nouvelle économie monétaire, car les bénéfices de la trappe étaient insignifiants. De là s'en suivit une série de disettes qui, lorsqu'on considère l'ensemble des Belcher apparaissent comme un contre-sens. Il est probable que si la compagnie avait été avertie de cette situation écologique, le poste n'aurait pas été transféré sur Tukarak, mais serait resté dans l'ouest de l'archipel, là où il avait été installé en 1928. Il aurait naturellement fallu entreprendre, au préalable, une exploration sérieuse du terrain, ou même seulement connaître l'avis des indigènes. Il ressort finalement qu'une disette aux îles Belcher, due à la mauvaise exploitation de ressources naturelles abondantes n'est pas de même nature qu'une disette dans un autre secteur de l'arctique - sur le détroit d'Hudson, par exemple - où le gibier marin semble s'être vraiment raréfié.

Manquant d'informations sur l'évolution de la situation aux îles Belcher, mais sachant seulement que des gens y mouraient de faim et de maladie, l'administration décida d'introduire dans l'archipel, l'artisanat des sculptures. Cela, espérait-on, améliorerait la condition économique de l'indigène, en augmentant son pouvoir d'achat. Or, ce pouvoir d'achat en 1954 avait déjà été considérablement gonflé par le revenu d'une trappe exceptionnelle et par les salaires payés par la compagnie minière. Aussi l'amélioration apportée par l'artisanat ne devait être que superflue. Pouvait-on s'attendre à ce qu'une population sortant d'une famine prolongée et n'ayant jamais eu un sens de la prévoyance très poussé ait un comportement "rationnel" devant les étalages bien fournis du magasin. Les motivations des acheteurs - en l'absence de toute directive - furent, cela va de soi, purement émotionnelles. Sans doute, l'administration et la compagnie commerciale eurent-elles conscience de ce problème, mais il reste le fait que sur le terrain, aux Belcher mêmes, la plus grande partie de l'argent gagné fut dépensée, dans un bref délai, en biens de consommation.

Mais, d'autre part, et ce qui à notre sens est plus sérieux - la tendance à la sédentarisation et à la concentration, déjà très forte, s'est encore accentuée au point de paralyser complètement pendant plusieurs semaines les déplacements habituels des indigènes. Une telle situation était prévisible avec le développement du programme d'exploration minière et avec la reprise des activités du poste. La première mesure de toute administration, désireuse de contrôler cette situation de contact culturel eut donc été d'essayer de contrebalancer ces nouveaux facteurs de déséquilibre en favorisant au maximum la décongestion de la population. Or, ignorant presque tout de la situation locale mais tenant compte de ce qui s'était passé ailleurs, on introduisit l'artisanat et cela eut pour effet de rendre encore plus complète la paralysie des déplacements. Au lieu de rester une activité complémentaire, la sculpture devint, en effet, immédiatement, une activité prépondérante, au dépens de la chasse et de la pêche.

Le cas des Esquimaux des îles Belcher - indépendamment de l'intérêt général que présente cette forme d'acculturation - est un exemple de la situation qui se crée chaque fois que des institutions responsables, ignorant tout le détail de l'évolution socio-économique d'une certaine communauté, tentent d'introduire dans cette même communauté des innovations ayant pour but l'amélioration des conditions de vie de l'indigène.

De telles innovations se font, en général, par référence à ce qui se passe dans d'autres communautés, semblant présenter les mêmes problèmes. En fait, derrière cette apparente analogie il y a toute la complexité des relations socio-économiques qui font de chacun des termes de la comparaison un cas d'espèce bien particulier. Toute innovation introduite sur ce plan, se révèle en général inopportune et génératrice de déséquilibre culturel (24).

Ministère du Nord canadien
et des Ressources nationales,
Ottawa, Canada.

NOTES

- (1) Notre voyage aux îles Belcher a été financé par la Fondation Carnegie et patroné par l'Arctic Institute of North America et l'Université McGill.
- (2) Vers la fin de l'hiver 1953-54, pendant une période de disette, une épidémie de grippe tua 13 indigènes.
- (3) Ce fonctionnaire était également le représentant du Canadian Handicraft Guild Incorporated.
- (4) Depuis 1926 la compagnie tient comptoir dans l'archipel. De 1926 à 1933, il fut pris en charge comme "outpost" ou "camp trade" (c'est-à-dire ouvert seulement en hiver à l'époque de la trappe) par un employé indigène. De 1933 à 1943, le comptoir devint un "post" avec des employés blancs; ce fut la période de plus grande activité. Au cours de l'hiver 1942-43, le poste fut fermé, puis de nouveau ouvert l'été 1943, avec le statut de "camp trade". A partir de cette date et jusqu'en 1954, des employés indigènes s'en occupèrent. Depuis 1954, la compagnie semble avoir reconverti le comptoir en poste.
- (5) Nous ne comptons pas dans ce chiffre, les 20 Esquimaux de Ft-Harrison, venus s'installer aux Belcher. Pour un recensement plus détaillé, voir Desgoffe.
- (6) Voir Twomey, pp. 196-197.
- (7) Ces Esquimaux de la culture de Thulé ont laissé de nombreuses traces archéologiques dans les îles. Les indigènes actuels qui ont une culture matérielle différente (en particulier maison de neige au lieu de maison de pierre) ne les considèrent pas comme leurs ancêtres mais comme un groupe humain à part. Il est probable qu'il y a eu contact sur les îles entre les nouveaux arrivés et les Esquimaux du Thulé; il est, en effet, difficile de mettre au compte d'une évolution locale de courte durée la prononciation particulière des insulaires; la diffusion culturelle d'un groupe à l'autre serait l'explication la plus probable.

- (8) Les termes groupe ou camp que nous employons désignent l'ensemble des familles se déplaçant dans des districts fixes, indépendamment de toute idée de dispersion ou de concentration.
- (9) Cf. une lettre que m'adressait le Dr. G. Gimby, le 4 janvier 1954.
- (10) Nous n'avons pas ici la place de reporter tous les faits observés qui pourraient être interprétés comme étant les signes d'un grand esprit de conciliation, tendant à minimiser les conflits et à favoriser la sociabilité. Cependant nous signalerons le fait suivant: en 1941, plusieurs mois s'écoulèrent entre la série de crimes commis par quelques Esquimaux des îles et l'arrivée de la police. Nous nous sommes préoccupés de savoir qu'elles avaient été les relations entre Peter Sala, le principal responsable, et le reste de la communauté. Les réponses de nos informateurs peuvent se résumer à ceci: "il savait bien qu'il avait mal agi; pourquoi le lui aurions-nous dit et pourquoi lui aurions-nous défendu de camper avec nous; il avait menacer les autres mais pas nous personnellement; il n'y avait pas de raison de le craindre."
- (11) D'après nos informateurs, les grandes famines, du genre de celles qui se produisent fréquemment de nos jours, semblent avoir été inconnues par le passé. Il y avait de courtes disettes dues surtout au mauvais temps ou aux conditions de la glace qui empêchaient d'accéder au gibier.
- (12) Voir Monigman, p. 51. "Adaptation is used with reference to the physical environment, while adjustment is directed to the social, supernatural and psychological environment." Il est possible que l'obligation de se conformer aux normes socioculturelles ne suffise pas à expliquer l'intensité du phénomène de concentration; mais qu'il faille vraiment prendre en considération le besoin de sociabilité, très fort chez ces Esquimaux, lequel ne serait plus seulement une tendance naturelle, instinctive mais un facteur positif, une force distincte qui déterminerait le comportement des individus et nous permettrait de rendre compte, concurremment avec l'explication économique, de la morphologie des déplacements saisonniers. Nous avons cru remarquer (exemple cité plus haut) les

signes d'une grande harmonie qui pourrait s'expliquer par un esprit de conciliation favorisant au maximum les relations humaines. Il n'est pas impossible que les grosses concentrations survenant au cours de la période de contact, aient pour cause - entre autres - des facteurs favorisant la sociabilité et dont l'action rencontre chez ces Esquimaux un terrain beaucoup plus favorable que dans d'autres communautés. Naturellement, tout ce que nous avançons ici reste du domaine des hypothèses, mais nous croyons que dans le cas de ces Esquimaux il serait utile d'approfondir cette notion de sociabilité sur laquelle Rioux a déjà attiré l'attention: (voir Rioux, pp. 61-73).

- (13) Le nord-ouest de l'archipel est l'habitat d'importants troupeaux de morses; mais l'indigène n'en entreprend pas l'exploitation systématique, faute de larges embarcations. Le morse est chassé plus ou moins individuellement, au bord de la glace ou sur les plages.
- (14) La culture des Esquimaux des îles Belcher peut être considérée comme étant arctique. Elle est cependant influencée par des conditions sub-arctiques. La chasse en kayak en eau libre est ainsi possible pendant environ huit mois; en hiver tout l'intérieur de l'archipel est complètement pris par la glace mais les alentours ne sont qu'en partie gelés; dans la partie est, il se forme un pont de glace qui relie les îles au continent.
- (15) Cf. extrait d'un rapport du policier de Moose Factory (RCMP), March 23, 1943. B... informed me the Post on the islands had been closed and that all the natives with dogs and sleds were intending to cross over to the mainland before the ice bridge broke up ... None of the Eskimo desired to live on the islands unless there was a white representative of the Company there
- (16) Voir Burwash, p. 22
- (17) Les bâtiments furent installés à l'endroit même où Flaherty avait établi les quartiers de son expédition en 1915-1916.
- (18) La partie extrême-orientale de l'archipel ne semble jamais avoir été, même dans le passé le

plus reculé, un centre d'attraction si on en juge seulement par les vestiges archéologiques. Après une reconnaissance intensive, nous n'avons trouvé sur Tukarak que deux ruines de maison et une dizaine de ronds de tente se rapportant à la culture du Thule. Cette situation contraste avec l'abondance des sites archéologiques du nord (surtout autour de Eskimo Harbour) et du sud de l'archipel.

- (19) Nous n'hésitons pas à affirmer, d'après notre expérience aux Belcher que sans thé et tabac, l'indigène se montre incapable de soutenir tout effort de longue durée. Les Esquimaux interrogés directement à ce propos, m'ont toujours, à peu près, répondu ceci: "sans thé, j'ai des crampes aux jambes quand je suis dans le kayak; mes bras sont faibles; mon esprit fonctionne mal." Il n'y a aucune raison de douter de la sincérité de ces réponses. Le degré d'intimité (les Blancs n'étaient pas encore arrivés - mois de juin, juillet - et nous vivions seul avec les indigènes) et la situation alimentaire précaire où nous nous trouvions nous-mêmes (absence de thé et tabac entre autres choses) font rejeter l'idée de toute "ruse" de la part de mes interlocuteurs. D'ailleurs, à une date ultérieure ces indigènes purent se procurer quelques livres de thé. L'événement fit sortir les gens de leur torpeur et redonna de l'énergie aux hommes dans leurs expéditions de chasse.
- (20) Il y a en fait un véritable défaitisme du chasseur qui part en expédition, persuadé qu'il n'attrapera rien. Avec cette idée en tête qu'il n'y a plus de phoques ni d'oiseaux, l'indigène change peu à peu de tactique de chasse; au lieu d'aller chercher le gibier, il l'attend. En l'espace d'un mois (juillet) deux indigènes seulement traversèrent à pied l'île de Tukarak pour chasser les oiseaux qui, sans être abondants, étaient présents. Ce parcours exceptionnel (aller et retour) représentait 20 milles. En général, les parcours sur terre (aller et retour) ne dépassaient pas quatre milles et sur mer (aller et retour) huit milles. Dire que l'indigène est paresseux est, à notre sens, s'implifier le problème et ignorer l'écheveau de relations extrêmement complexes dans lequel il se trouve prisonnier.

- (21) En l'absence de statistiques de base, il est naturellement impossible de dire si les ressources animales sont moins abondantes aujourd'hui qu'autrefois; mais ces ressources sont certainement toujours abondantes, nous citerons trois exemples:
- 1) L'été passé quand toute la population de l'île était réunie dans l'est de l'archipel, nous sommes allés avec deux Esquimaux entreprendre des fouilles dans le nord de l'île centrale; cette région regorgeait de gibier; il ne se passait pas de jours sans que nous n'apercevions des phoques et en quinze jours mes aides en tuèrent quatre; le gibier à plume, les poissons de lac, étaient tout aussi abondants. (Dans l'est, en l'espace de trois mois les indigènes capturèrent seulement un phoque et deux baleines blanches).
 - 2) Kasegalik Lake et toute la région avoisinante abondent en poisson; nous en avons fait l'expérience personnelle ainsi d'ailleurs que les employés de la compagnie minière. Lloyd Lockhart écrit: "On these islands fish turn up in surprising places ... One chap ... stepped over a pot-hole no bigger than a bathtub. He heard a gurgling sound, which aroused his curiosity, so he reached under a rock. He scooped out 42 salmon trout one after the other. By hand! The biggest weighed seven pounds and the whole kaboodle rocked the scale at 49 pounds." (Voir Lockhart).
 - 3) Un autre exemple beaucoup plus révélateur: En 1953, un groupe de 20 Esquimaux - soit trois familles - est venu de Pt-Harrison s'installer dans les îles. Ces gens affirment que les Belcher sont les meilleurs terrains qu'ils connaissent et parmi eux se trouve un individu, originaire de Sugluk (Déroit d'Hudson), qui, avant de parvenir aux îles, a successivement chassé dans les régions de Cape Dorset, Coral Harbour, Povungnituk, Pt-Harrison. Ces indigènes qui ne sont liés par aucune routine et possèdent de larges moyens (bateau à moteur en particulier) tirent le meilleur parti des ressources. Au cours de l'hiver 53-54, le produit de leur trappe a représenté plus de 1/3 de la production totale des îles.
- (22) L'isolement des îles a certainement favorisé cette situation; l'indigène ne pouvait pas autant compter

sur le secours des Blancs que les Esquimaux d'autres régions.

- (23) À part la fabrication du traditionnel "bannock", cette nourriture peu variée est préparée de la façon la plus déplorable; tout cela naturellement aura plus tard des conséquences sur la santé des individus.
- (24) Nous ne prétendons pas qu'il ne faille pas introduire l'artisanat dans l'archipel, nous disons seulement qu'à notre sens, la date d'introduction était mal choisie.

BIBLIOGRAPHIE

- Burwash, L.T.
1927 The Eskimo, their country and its resources: economic survey of the East Coast of Hudson Bay and James Bay from Richmond Gulf to Rupert House including the Belchers and other adjacent islands. Department of Interior, N.W.T., Ottawa, photos et cartes; miméographié.
- Desgoffe, C.
1955 The Belcher Islands Eskimo - general informations - (manuscrit déposé à l'Arctic Institute of North America, Montréal.
- Honigsmann, J.
1949 Culture and Ethos of Kaska Society, Yale University publications in Anthropology, no. 40.
- Lockhart, L.
1955 A taste of the White Man's ways, in: The Toronto Star weekly, January 15.
- Rioux, H.
1954 Sociabilité et typologie sociale, in: Contributions à l'étude des sciences de l'homme, vol. 2.
- Twomey, A.C.
1942 Needle to the North, Boston.

Pour le lecteur désireux d'obtenir d'autres informations sur les Esquimaux des îles Belcher nous joignons la bibliographie suivante:

Barrow, J.-Editor-

1852 The geography of Hudson's Bay; being the remarks of Captain J. Coats, London, Hakluyt Soc. Publ., 1st series, Vol. II, p. 66.

Bruemmer, F.

1955 George Metaltuk - Eskimo, in: Canadian Geographical Journal, Vol. L, no 4, April, pp. 157-159.

Davies, I.

1948 Sub-arctic Odyssey, in: R.C.M.P. Quarterly, Vol. 13, no 4, pp. 355-366.

De Laguna, F.

1946 The importance of the Eskimo in North-eastern Archaeology, in: Man in North-eastern North America. Papers of the Robert S. Peabody Foundation for Archaeology, Andover, Mass., Vol. 3, pp. 122, 129, 134.

Flaherty, R.

1918 The Belcher Islands of Hudson Bay, in: The Geographical Review, Vol. 5, no 6.

Flaherty, R.

1923 Metaltuk's Islands, in: The World's Work, January-March.

Flaherty, R.

1924 My Eskimo Friends: Nanook of the North, London.

Jenness, D.

1941 An archaeological collection from the Belcher Islands in Hudson Bay, in: Annals of the Carnegie Museum, Pittsburgh, Vol. 28, Feb. 18, pp. 189-206.

Kinmond, Wm.

1941, a Mystic lures six to freeze naked in storm, in: The Toronto Star, April 18.

- Kinmond, Jm.
 1941,b Star falling in Arctic sky is signal for nine murders, in: The Toronto Star, April 21.
- 1941,c Island tent to be court for Arctic murder trial, in: The Toronto Star, Aug. 5.
- 1941,d Schooner picks up one witness on journey to murder hearing, in: The Toronto Star, Aug. 15.
- 1941,e Hudson's Bay arctic post court for Eskimo hearing, in: The Toronto Star, Aug. 19.
- 1941,f Jury acquits two Eskimos of murdering girl 'satan,' in: The Toronto Star, Aug. 20.
- 1941,g Congregation gave Eskimo bullet to shoot 'satan,' in: The Toronto Star, Aug. 22.
- 1941,h This time Eskimos realize jail is 'many sleeps' away, in: The Toronto Star, Aug. 29.
- Lechat, R. (R.P.)
 1955 Les dieux sanguinaires des îles Belcher, in: La Bannière de Marie Immaculée, Ottawa, Année 63^e, pp. 12-15.
- Mathiassen, T.
 1927 Archaeology of the Central Eskimos - Report of the 5th Thule Expedition, 1921-24, Copenhagen, Vol. 4, Part I, pp. 290-292.
- Quimby, G.I.
 1940 The Manitunik Eskimo culture of East Hudson's Bay, in: American Antiquity, Vol. 6, no 2, October, pp. 148-165.
- Renouf, E.
 1921 Salvage, in: Beaver, November.
- Sainsbury, S.
 1921 Trailing an Eskimo murderer home, in: Edmonton Journal, March.

- Sullivan, A.
1944 When God came to the Belchers, in:
Queen's quarterly, Vol. 51, no 1,
pp. 14-28.
- Turner, L.M.
1894 Ethnology of the Ungava district-IIth
Annual Report of the Bureau of Ethnology,
Washington, p. 180.
- Twomey, A.C.
1939 Walrus off the Sleepers, in: Beaver,
March.
- S.N.
1921 The Belcher Islands patrol, in: Report
of the Royal Canadian Mounted Police for
the year ended September 30, 1920, Ottawa,
Sessional Paper no 28, Vol. LVII, Vol. 8,
pp. 16-22.
- S.N.
1922 Belcher Islands, East Coast. More details
on murder of Ale-cummick and Anga-look-you-
ak by Oug-ang-wak, in: Report of the Royal
Canadian Mounted Police for the year ended
September 30, 1921, Ottawa, Sessional Paper,
no 28, Vol. LVIII, Vol. 8, pp. 34-36.
- S.N.
1951 Tuberculosis survey: James and Hudson bays,
1950, in: The Arctic Circular, Ottawa,
Vol. IV, no 3, March, pp. 45-47.
- S.N.
1954 Sickness on Belcher Islands, in: Northern
Affairs Bulletin, Vol. 1, no. 5, May, p. 6.